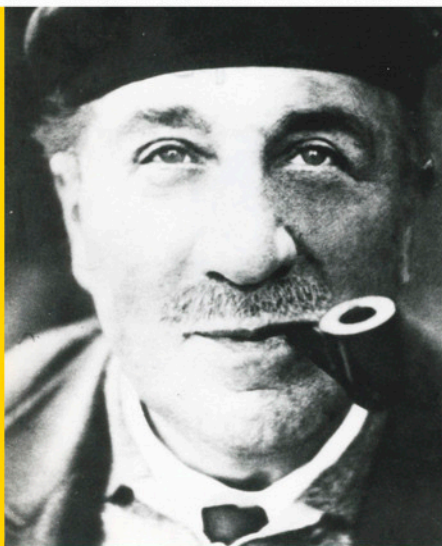


ALAIN

Souvenirs
sans égards

Réflexions
d'un pédagogue engagé

PRÉFACE D'EMMANUEL BLONDEL



Champs essais

ALAIN

Souvenirs sans égards

1947. La République se réinvente. À près de quatre-vingts ans, Alain (1868-1951) entreprend l'écriture de ses *Souvenirs*, ultime testament d'un penseur politique et d'un pédagogue engagé qui rappelle l'État à sa vocation d'éducateur.

Alain est formel : pour lutter contre la tyrannie, il faut accorder une importance particulière à l'instruction des peuples, seul moyen pour l'homme de se révéler à lui-même et de vivre en paix. D'où l'importance donnée par le philosophe et enseignant à la formation intellectuelle des enfants. En témoignent le *Traité des outils* et *Les Dix Leçons d'astronomie*, qui viennent compléter ses *Souvenirs*.

Trois textes à contre-courant, qui maintiennent vive l'espérance du progrès social.

Préface et appareil critique d'**Emmanuel Blondel**, normalien, agrégé de philosophie, Docteur ès lettres, administrateur littéraire de l'œuvre du philosophe et président de l'Association des Amis d'Alain.

En couverture : Photo © Vera-Archives/
Bridgeman Images.

Flammarion

SOUVENIRS SANS ÉGARDS

DANS LA MÊME COLLECTION

Idées. Introduction à la philosophie.

Propos sur le bonheur.

Alain

SOUVENIRS
SANS ÉGARDS

Réflexions
d'un pédagogue engagé

Présentations et notes d'Emmanuel Blondel

Champs essais

© Flammarion, 2010
© Flammarion, 2022, pour cette édition en « Champs »
ISBN : 978-2-0802-7450-2

In memoriam Jacques Brunschwig
et Jean-Pierre Maupas.

Le lecteur pourra consulter à la fin du volume (p. 319) les notices biographiques des principales personnes évoquées par Alain.

Présentation générale

Le présent volume réunit, avec quelques annexes destinées à en prolonger la lecture, trois ouvrages d'Alain apparemment très hétérogènes et rédigés en des temps fort éloignés : *Souvenirs sans égards* est daté de mars-avril 1947 ; *Traité des outils* fut dicté entre 1925 et 1928, et *Dix Leçons d'astronomie* parut dans la revue des instituteurs de l'Allier pendant l'année scolaire 1910-1911. Il convient d'indiquer rapidement le sens de ce regroupement.

L'ouvrage *Souvenirs sans égards* a été rédigé par Alain dans le contexte de la reconstruction de la République. La Constitution nouvelle vient d'être adoptée. Il s'agit de savoir quelle république les forces de gauche, alors au pouvoir, se préparent à faire advenir. Pour Alain, qui à près de quatre-vingts ans n'intervient plus directement dans le débat public, ce contexte est néanmoins déterminant lorsqu'il se décide à esquisser les *Souvenirs*. Il prend la plume pour répondre à une urgence à la fois conjoncturelle et éternelle, et pour redresser encore une fois les notions dont la conscience faussée condamne à ses yeux par avance tout effort de construction d'une république réelle.

Il ne s'agit donc pas d'abord, à proprement parler, d'un livre de souvenirs. Le souvenir sert à retracer l'idée

républicaine, c'est-à-dire à caractériser ce tissu d'existences qui réalise (ou réalisa, ou faillit réaliser) la république telle qu'Alain l'a connue ou poursuivie. Il s'agit, en d'autres termes, de faire ce qu'esquisse par ailleurs le livre d'Emery Reves qu'Alain lit dans le même temps, à savoir une « anatomie de la paix¹ ». La République, c'est la paix. En faire l'anatomie, c'est déployer ce jeu de libertés souvent antagonistes qui en constitue la vie propre et travaille sans doute constamment et à l'entretenir et à la menacer de dissolution. Alain a vécu l'échec d'une tentative grandiose de réalisation de la République. Il s'emploie ici à dire ce qui travaillait à la réaliser, ce qui travaillait à son échec et qui finit par l'emporter. Ces mêmes forces, à la fois antagonistes et chacune porteuse de promesse et de menace, sont, aux yeux d'Alain, toujours à l'œuvre et le seront toujours, d'où aussi ce regard distancié qui se situe à la fois dans l'actualité la plus immédiate, dans le souvenir le plus précis (ou joyeusement imprécis) et dans l'éternité. L'important est donc de cerner « l'être des autres » et plus précisément l'être de ces quelques autres dont les existences croisées peuvent rendre manifestes les exigences que résume l'idée républicaine, qui n'est autre que l'idée de ce que l'homme se doit à lui-même. Le cerner, et le faire aimer, pour entretenir en chacun le goût de la liberté de l'autre qui est le cœur de l'esprit républicain.

On trouvera donc bien dans ces lignes de savoureux portraits croisés, souvent fort impertinents et constamment rompus par le souci qui préside à ce défilé d'esquisses : Alain bien sûr au centre, car on ne révèle l'être des autres qu'en révélant son être propre ; et autour de lui, pour ne nommer qu'eux, les figures de Louis Ricard, député-maire de Rouen, de Léon Brunschvicg, Louis de

1. E. Reves, *Anatomie de la paix*, Paris, Taillandier, 1946.

Broglie et Louis Weber, Anatole de Monzie, André Maurois, Henri Bergson, Olga et Henri Wormser, Albert Einstein, Paul Painlevé... et même celle du général de Gaulle. Mais on y trouvera surtout, prolongeant ces esquisses qui dessinent un projet ou une urgence, un retour incessant sur la question de l'éducation. Éducation dans les classes, celles qu'Alain eut à faire, du lycée de Pontivy au lycée Henri-IV, en passant par Lorient, Rouen, et les lycées Michelet, Condorcet, Janson-de-Sailly... ; celles qu'il faisait faire lorsqu'il organisait les programmes des écoles pilotes de Saint-Germain-en-Laye ou qu'il suscita en publiant en 1910 ses *Dix leçons d'astronomie* à l'usage des instituteurs ; mais aussi éducation dans le cadre des Universités populaires, qu'Alain occupe d'une façon qui lui est tout à fait propre ; éducation par le journalisme, depuis les articles de *La Dépêche de Lorient* et du « petit torchon de journal » (*La Démocratie rouennaise*) qu'il rédige pour la réélection de Ricard, en 1902, jusqu'à l'immense aventure des *Propos* et des œuvres de la maturité ; éducation encore dans les cours et les conférences à Sévigné, dans les projets de conférences et de cours avortés à l'Université des Annales¹, à la Sorbonne, au Collège de France, jusqu'à l'échec de l'encyclopédie dont Anatole de Monzie le voulut maître d'œuvre, conjointement avec Lucien Febvre. L'existence d'Alain fut une existence d'éducateur. Si le ton de *Souvenirs sans égards* est souvent gai, la réflexion est souvent réflexion sur la conscience d'un échec, ou tout

1. L'Université des Annales a été fondée en 1907 par Yvonne Sarcey, de son vrai nom Madeleine Brisson, épouse d'Adolphe Brisson, pour ajouter au rayonnement des *Annales politiques et littéraires*, créées par Jules Brisson en 1883. Il ne faut évidemment pas confondre cette Université des Annales avec la fameuse école des Annales, fondée en 1929 par Lucien Febvre et Marc Bloch et dont la revue phare porte le titre *Annales d'histoire économique et sociale*. Alain est contacté par Yvonne Sarcey en 1933 pour y donner une conférence et un cours, mais il y renoncera (voir p. 34).

au moins d'une redoutable difficulté, qui tient, outre les pièges de l'éloquence dans lesquels Alain reconnaît être tombé plusieurs fois, en ces deux évidences : personne ne veut éduquer le peuple et le peuple ne souhaite pas être éduqué. L'existence même d'Alain se lit ainsi, dans ce qu'il en valorise, comme l'histoire d'une résistance de l'éducateur à ce que le corps social attend de l'éducateur ou de la corruption perpétuelle de l'éducateur par le corps social. On n'éduque l'autre que contre lui-même, et comment éduquer sans nourrir la guerre de tous contre tous, toujours jouée d'avance en l'esprit de chacun ?

Si le ton demeure gai, c'est que cette pensée de la résistance est la forme tonique de la pensée de l'action qui s'impose à l'éducateur. Ce retour réflexif dessine l'esprit de l'éducation à venir, et « le reste aux Dieux » ! Alain reprend donc dans ses *Souvenirs*, et jusque dans le détail, l'idée de l'enseignement élémentaire, clé de la formation du jugement. C'est qu'il faudra, au terme de cette logique de formation de l'esprit qui commence avec les nombres et les outils, penser « astronomiquement », selon le marxisme vrai, l'industrie, l'économie et la guerre comme on s'efforce dans ces lignes de penser la roue et le treuil. Ceux qui se prétendent marxistes nourrissent trop souvent un marxisme d'imagination qui perpétue l'obscurantisme. Passer de l'Imagination à l'Entendement, du croire savoir au vouloir savoir, et du vouloir savoir au vouloir voir, cela suppose un usage des concepts plus instrumental qu'aucun scientifique ne voudra jamais l'admettre, une pensée du concept comme outil de la perception juste qu'Alain a élaborée dès sa jeunesse philosophique, et un renoncement à la prétention de savoir bien éloigné des plaidoiries savantes et politiques. Alain en donne un savoureux exemple en revenant sur le *Système des beaux-arts*. « Je n'ai jamais varié quant à l'usage des idées, que

j'ai pris des stoïciens, selon lesquels une idée vraie est *ce qui fait paraître l'objet* (ce que j'appelle aussi le schématisation descendant¹). » On comprendrait sans doute profondément un des principes fondamentaux de la forme du « Propos » si l'on gardait en mémoire ce double projet de former l'idée et de faire paraître l'objet, et l'un par l'autre.

Plus discrètement s'opère la réflexion sur la portée d'une telle éducation ou, si l'on veut, sur la portée de cette conversion des esprits à l'esprit et au monde. Il y a des tyrannies qui sont de société. Physiciens, mathématiciens, universitaires et « bureaux » règnent par la terreur et l'éloquence, et cela sera toujours ainsi. L'autorité est un fait, et d'ailleurs non critiquable si on ne jure pas de l'adorer. Mais la résistance sera toujours à cultiver, et c'est le caractère des révolutions d'être permanentes : « Je ne crois pas que l'utile sera fait par des individus éclairés, et j'ai déjà expliqué que c'était une erreur de donner le pouvoir à des hommes instruits. Le conseiller doit rester distinct du roi². » Les pouvoirs feront, et les conseillers conseilleront la résistance au souverain, c'est-à-dire au peuple. Ce petit ouvrage est donc une réflexion sur l'antagonisme du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel, antagonisme qui constitue la république réelle, donc la forme même de la réalité de l'Esprit, et qui rejoint sans doute ce qu'il appelle l'anatomie de la paix, mais aussi le véritable « matérialisme dialectique ». « Tout se fera³. »

L'ouvrage peut décontenancer par sa forme et l'on peut penser que c'est cette forme qui détourna l'entourage d'Alain de le livrer aux éditeurs, à moins qu'Alain ne l'ait tout simplement laissé dormir, comme il savait faire. On

1. Voir p. 75.

2. Voir p. 114.

3. Voir p. 47.

peut y voir un étrange mélange de souvenirs, de réflexion sur l'art, sur la politique, des envolées sur l'esprit, la religion. C'est qu'Alain y opère simultanément sur les plans du souvenir, de la politique, de l'éducation, de la métaphysique. Il ressent l'unité absolue de ces plans que la conscience à demi-habile s'efforce de distinguer. Et il sait qu'en laissant libre cours à sa plume l'exigence de redressement manifesterà, dans un relatif désordre apparent, cette identité des plans qui est peut-être la plus haute invitation au sérieux de la tâche d'humanisation.

Les deux traités qui suivent (*Traité des outils*, *Dix Leçons d'astronomie*) s'inscrivent dans le prolongement des réflexions sur l'éducation qu'on trouve développées dans la deuxième partie de *Souvenirs sans égards*. Très antérieurs, ils marquent la permanence de ces méditations proprement « vertébrales ». D'autres prolongements étaient possibles, en particulier sur la recomposition des notions politiques et le retour sur le sens réel du marxisme. Alain a poursuivi cette voie, jusqu'à la rédaction en 1950 d'un *Marx* encore à paraître. On aurait pu également, dans un tout autre registre, joindre à ce recueil le texte intitulé *Petit Traité d'harmonie* qu'Alain rédigea en 1918 pour les aveugles de guerre, et qui constitue à la fois un traité d'harmonie élémentaire, une méthode progressive d'improvisation au clavier et un petit art de vivre par la pratique de la musique¹. Cela aussi relevait de sa mission d'éducateur. Mais il fallait choisir, et le choix a été fait ici d'insister sur deux de ces aspects négligés de la pensée et de l'action pédagogiques d'Alain. Il s'agit là d'implication réelle ou, disons mieux, institutionnelle. Le texte *Dix Leçons d'astronomie* a été commandé à Alain par son ami Marcel Renault pour une revue d'instituteurs et constitue

1. Ce *Petit Traité d'harmonie* a été édité par l'Institut Alain en 2008.

une série de leçons d'astronomie élémentaire. Le *Traité des outils* fut dicté entre 1925 et 1928, à sa demande, à Marie-Monique Morre-Lambelin, alors directrice de l'école pilote de Saint-Germain-en-Laye. Il est difficile de savoir dans quelle mesure ces dernières leçons ont été mises en application chez les enfants. Le caractère inachevé de l'ouvrage (il y manque la majeure partie des exercices liés aux leçons) rend probable l'hypothèse d'un abandon du projet. Mais le geste demeure, et au reste Alain indique que ces questions avaient été abordées depuis longtemps devant les « filles » du collège Sévigné. Les œuvres d'Alain, et peut-être surtout les *Propos*, illustrent souvent la difficile nécessité du retour réflexif à l'élémentaire. Mais on avait jusqu'ici peu de traces des différentes formes prises par son implication concrète dans le domaine de l'éducation élémentaire, par-delà la réflexion sur les principes que condensent les célèbres *Propos sur l'éducation*. Placés dans le sillage de *Souvenirs sans égards*, ces textes dévoilent leur force tout autre que documentaire et, par-delà l'essai mis en forme de conduire l'enfant des pensées premières aux problèmes les plus complexes, invitent chacun à opérer en soi cet effort indéfini de recommencement et de réappropriation de la pensée.

Emmanuel BLONDEL

SOUVENIRS SANS ÉGARDS

(mars-24 avril 1947)

Présentation

*Jamais on n'ira assez lentement,
ni pour les autres, ni pour soi.*
Alain, à Marie-Monique Morre-Lambelin,
mars 1910.

Souvenirs sans égards, visiblement rédigé dans une perspective de publication, n'a pourtant jamais été livré au public. Une des explications est sans doute le caractère louvoyant de l'écriture, si libre et souvent si allusive qu'elle décourage facilement le lecteur pressé. Les lecteurs attentifs d'Alain savent que, même dans les œuvres les plus célèbres, voire les plus populaires, le mouvement poétique réel de la pensée est bien souvent déconcertant et dément tant l'interprétation facile que la recherche de l'exposé systématique d'une pensée préformée. Mais ici, réellement, l'écriture a peu d'égards. On se contentera de quelques remarques qui suivront de près le mouvement de la préface, en espérant donner une idée, sans prétendre la définir, de l'unité de convergence qui organise ces pages d'apparence parfois erratique.

En 1947, Alain, après la rédaction esquissée de ses souvenirs d'enfance¹, en vient à ses « souvenirs d'adulte »,

1. Il s'agit de *Portraits de famille*, édité par Maurice Savin en 1961 au Mercure de France, et récemment réédité par les soins de l'Association des amis du musée Alain et de Mortagne (avril 2007).

« plus hardis et plus vrais¹ ». Hardis, c'est dire qu'il y est question d'échange de forces ou, selon le mot de Kant, d'antagonisme, de ce par quoi se révèlent et adviennent l'une par l'autre, en se confrontant, les existences agissantes des hommes dans la société. Cet antagonisme, qui n'est pas nécessairement lutte, mais confrontation active des forces, *tisse* la société en même temps que d'une certaine manière celle-ci en détermine le jeu. C'est cette *dialectique matérialiste* (le terme apparaît pris en ce sens dans le *Journal*²) qui fera l'objet d'« une sorte de sociologie contemporaine³ ».

On comprend que les portraits qu'Alain dit avoir déjà esquissés (Jules Lagneau, Jules Lachelier) ne relèvent qu'imparfaitement de cette sociologie. D'une certaine manière, ces deux figures du maître et de l'homme libre ne relèvent pas de la sociologie : soumis « seulement à la morale », ils ont choisi de ne pas *interagir* ; ils se « réfugient dans le jugement ». Alain lui-même relève-t-il de cette sociologie ? La question est difficile, et elle est au cœur de *Souvenirs*, dans la mesure où Alain y réfléchit aussi son être propre. Lui se définira souvent comme du « monastère », de pair avec son ami Élie Halévy, par opposition par exemple à Henri De Man, lui absolument dans l'interaction avec le monde humain. Mais, en même temps, il s'agit bien pour lui *d'agir du monastère*. Ici, la référence au jansénisme et à Port-Royal ne peut que surgir. En refusant d'agir, en refusant de se soumettre à autre chose qu'à la morale, les jansénistes agissaient eux aussi : le signe en fut qu'ils se rendirent immédiatement, et par

1. Voir p. 41.

2. Alain rédige de 1937 à 1950 un *Journal* dont on trouvera plusieurs extraits dans ce recueil.

3. Voir p. 42.

leur seule existence, insupportables au pouvoir. Qu'est-ce qu'une action ? C'est la première question qui surgit dans *Souvenirs concernant Jules Lagneau*, ouvrage dans lequel, déjà, Alain s'efforce de ressaisir d'un même mouvement (seule méthode possible) « l'être » de son maître et le sien propre. On comprend en tout cas que le problème dans ces lignes, ou plutôt un des enjeux dont on pourra sentir l'urgence, sera bien pour Alain de savoir *s'il a agi*, et plus largement *à quelles conditions on peut agir*, quand l'action doit prendre la forme de l'enseignement, de la parole et de l'écriture.

Pourquoi s'intéresser à « l'être des autres » ? C'est que l'existence ne manifeste pas seulement la puissance sur les êtres des forces extérieures. Elle révèle, pourvu qu'on sache la lire, l'essence propre de chaque être, qui ne s'affirme qu'en subissant. L'anecdote même est donc ambivalente, mais c'est bien dans l'anecdote que se manifeste « l'être des autres », qui ne se déploie qu'au cœur de l'événement, lui-même fruit de « l'entrelacement des existences ». L'amour de ce déploiement est l'amour de la république, puisque, selon le mot de Kant, la république n'est autre que le cadre dans lequel l'antagonisme se trouve garanti, et que sa valeur est dans la valeur même de ce déploiement à tout risque des singularités. À chacun de poursuivre son salut selon lui-même. Ce qu'Alain y ajoute est qu'il ne s'agit pas seulement, en république, *d'accepter* ce cadre par devoir envers l'humanité (chacun ayant le devoir de travailler, en soi et à l'égard d'autrui, au développement de l'humanité), mais de le *vouloir* par amour pour l'autre, en se rendant *sensible*, perceptible, ce *fait* de l'absolue solidarité de tous les efforts humains d'exister selon soi-même.

Aussi aura-t-on recours à l'anecdote. L'anecdote peut sembler « traduire le dehors », l'intervention des causalités

extérieures. Alain dira, relisant le mythe d'Er qui clôt *La République* de Platon, qu'il n'y a pas d'extérieur ; mais il n'est pas besoin d'aller jusqu'à cette pensée difficile. Plus simplement, en même temps qu'elle exprime l'ordre extérieur, l'anecdote « fait paraître un homme en essence ». Et il faudra garder à l'esprit que, si certaines existences s'en trouvent « rabaissées » par rapport à d'autres, l'idée demeure que « chacun est éternel en sa place » et que le regard évite la polémique, ou plutôt se veut hors de polémique.

On pourra remarquer à ce titre que le ton du *Journal*, par essence plus propice au triomphe de l'humeur, est en général beaucoup plus acerbe que celui de *Souvenirs sans égards*. Les extraits cités en annexe, lorsqu'ils concernent des personnalités évoquées dans *Souvenirs*, en témoigneront éloquemment. Dans son *Journal*, Alain s'abandonne parfois à l'humeur, le déplore, s'en corrige, tout en élaborant, par cet exercice dangereux d'écriture au plus près de l'humeur, ce qui sera l'écriture du vieillard libéré de l'humeur. Ce que nous lisons ici était destiné à être lu. Il porte donc, non la marque d'une « modération » contrainte, mais la marque d'un *projet*, qui est de manifester la nécessité du rapport *par avance fraternel* au déploiement de l'humanité de l'autre, tous ces déploiements entrelacés tissant la société réelle. En d'autres termes, Alain s'exerce ici à la fraternité réelle. L'humour n'en est pas absent, mais ce serait sans doute un contresens d'y voir un exercice de férocité, voire de règlement de comptes. Que l'on compare par exemple les lignes évoquant Xavier Léon dans *Souvenirs* à celles que lui consacre le *Journal*. Dans *Souvenirs*, il est dit, à propos de l'ouvrage sur Fichte, que « Xavier Léon avait bien choisi son auteur. Fichte est tout à fait obscur. Mais il n'en fut pas moins admis que Xavier Léon était nul

comme philosophe. Conclusion que je n'aurais pas soutenue et qui était d'ailleurs sans importance. Fichte existe, ses œuvres sont traduites, et l'on peut s'en faire un bon résumé. Les livres de Xavier Léon sont à peu près un tel résumé. On ne peut demander rien de plus à un homme riche qui consent à travailler¹. » Certes, le ton n'est pas sans ironie. On peut la trouver féroce. Mais il s'agit bien d'une sorte de réhabilitation. Et quelle différence avec la violence des pages du *Journal*² ! Xavier Léon est sans doute – avec Bergson – un des personnages sur lesquels le travail d'Alain, de penser la vérité des antagonismes, se fait le mieux sentir comme travail de résistance à l'humeur ou comme dépassement de l'humeur dans la perception juste du tout. Et ce n'est pas rien que « Fichte existe ».

On s'explique aussi par là qu'Alain nous parle ici pour l'essentiel de son « petit monde ». Ce n'est pas que le désir d'autobiographie satisfaite l'emporte. Mais chacun ne peut percevoir le tout que de sa place. Microcosme, macrocosme : ce petit monde révèle l'exigence que chacun doit porter au cœur du sien propre, car il n'est pas d'autre monde que ce jeu des petits mondes, seuls réels pour chacun. Et le reste aux dieux.

Ce n'est donc pas seulement pour ceux qui en sortiront grandis que « [s]on sans égards équivaut à un redoublement d'égards³ ». Chacun est ici *visé dans son essence propre*, que *Souvenirs* aura à cœur de rendre manifeste, ce qu'Alain ne peut faire, lui-même, que *de sa place*, c'est-à-dire par souvenir de la part qu'il prit à cet « entrelacement ».

1. Voir p. 66.

2. Voir p. 256.

3. Voir p. 43.

Qu'est-ce qu'un homme ? Un homme, dit simplement Alain, du moins tel qu'il veut le restituer ici, est « ce qu'il fait ». Aussi les Wormser, par exemple, seront-ils « jugés » par leur action propre, qui fut entre autres de rendre possibles les conférences de Sévigné ou de travailler – d'intriguer ? – pour qu'Alain enseigne au Collège de France ou à la Sorbonne. Pourquoi, dès la préface, ce cas si particulier et relativement si développé ? Le cas Alain, il faut le croire, ne compte guère aux yeux mêmes d'Alain. *Souvenirs* nous présente les Wormser (en particulier Olga Wormser) comme des êtres dévoués à une certaine manifestation de l'esprit qui se donne à saisir comme amour, dans le sentiment de la grâce¹. Les conférences de Sévigné sont mentionnées comme un lieu de « miracles ». Ces « moments de grâce » où un homme, qui se trouve être Alain, du moins aux yeux d'Olga Wormser, cherchant sa pensée, appuyé sur l'admiration anticipée de l'auditoire, peut ne se fier qu'à lui-même et, cherchant, faire vraiment corps avec lui-même comme effort vivant de réflexion, ce qui revient à penser universellement. « Je n'ai jamais eu que dans ces salles cette sorte d'indifférence où il est clair que c'est la volonté qui rend possible la contemplation et où il n'y a plus de différence entre les souvenirs. Ils font partie d'une totalité de l'esprit où l'on n'a qu'à puiser. J'aime à nommer *grâces* ces faveurs-là² [...] ». » Cette présence heureuse à soi, aux souvenirs (donc à la culture, à la pensée de l'Humanité, qui, selon le mot

1. Qu'on ne s'étonne pas de ce vocabulaire, qu'Alain prend au pied de la lettre – parlant « comme le prêtre, mais en comprenant ce que je dis », ainsi qu'il dira lui-même à propos de l'astronomie. Olga Wormser « poussera » Alain, pressant en particulier de Monzie à ne pas renoncer à nommer Alain à la Sorbonne : mais l'explication est dans cette préface, dont la suite des idées peut ne pas paraître évidente.

2. Voir p. 44.

d'Auguste Comte, est peuplée de plus de morts que de vivants), à l'humanité vivante (l'auditoire) permet, sous la forme aussi du *bonheur de penser*, la *manifestation de l'esprit comme amour*. Or, encore une fois, c'est le sens même de la république, sous une forme bien particulière il est vrai, bien petite si l'on veut ; mais tout y est. En un sens, le *succès de librairie* (c'est pourquoi Alain fait référence au succès de son volume *Idées*) constitue le même miracle : Alain, on le sait, n'a jamais écrit « pour » son public, fuyant l'écho des jugements sur son œuvre, en particulier sur les *Propos*. Aussi la faveur est-elle grâce, que l'auteur goûte précisément parce qu'il ne l'a pas cherchée. S'il la cherche, il en trouvera une autre, mais toute commandée par la considération de l'extérieur ; et ce ne sera pas vraiment l'essence, et ce ne sera pas vraiment l'esprit, et ce ne sera pas vraiment grâce, mais satisfaction due au mérite, ce qui n'est pas rien, mais n'est pas tout. Et manifester l'esprit et le faire aimer est la tâche de l'éducateur, qui touchera parfois, par miracle donc, ce en quoi le public demeure « écolier », c'est-à-dire ouvert à la reconnaissance admirative de l'esprit en l'autre, l'admiration contenant mystérieusement la pensée de l'égalité¹.

Isolement, fidélité à soi, manifestation heureuse de l'esprit absolu : c'est bien le terme « grâce » qui fait le lien avec le paragraphe suivant. Car, en revenant sur cette « sociologie contemporaine », Alain lui donne le nom de « Port-Royal total » (par opposition, sans doute, au « Port-Royal étriqué » de Sainte-Beuve) et d'hommage à « la masse anonyme qui a refusé de signer ». Il s'agit du jansénisme, et la question du jansénisme est bien celle de

1. « Souvenirs d'écolier » est le titre du premier chapitre de *Souvenirs concernant Jules Lagneau* (Gallimard, 1925). Dernière édition : *Spinoza*, suivi de *Souvenirs concernant Jules Lagneau*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1996.

la grâce, mais aussi celle du refus de considérer les raisons extérieures. Et c'est là que s'affirme la *valeur* de l'existence « hors du monde », du « retraits dans le Jugement ». Chaque homme ne serait-il donc soi que dans le retrait ? Peut-on être, si l'on ne choisit pas d'être du monastère, c'est-à-dire hors du monde ? « Grand monastère, petite église. » Alain (comme Halévy) est du monastère. Il appelait sa petite maison du Vésinet sa « chartreuse », et Marie-Monique Morre-Lambelin veillait jalousement à ce que le bruit du monde ne perturbe pas le travail du maître. Elle avait même la consigne, nous dit Jeanne Alexandre¹, de lire tout le courrier (et même d'y répondre) pour que ne lui parvienne effectivement que ce qui intéressait le travail de l'esprit. Mais n'est-ce pas être retiré dans le Jugement ? Et de quoi alors va-t-on faire la sociologie ?

On comprend alors qu'Alain en vienne à l'autre pôle, l'engagement politique. Car tout, au fond, est « politique de défense républicaine ». Ici, les choses sont plus claires, même si elles ne sont énoncées, apparemment, qu'en termes étroitement politiques. « La république est plus que jamais en péril² », non sans doute nécessairement comme institution, mais dans sa réalité, c'est-à-dire, encore une fois, comme culture assumée, résolue et fraternelle, du développement de l'humanité en chacun, ce qui permet la manifestation de l'esprit comme universel. L'obstacle est « le mépris de l'égalité », dont le contraire est l'amour de l'autre comme mon égal. Cela fait programme et difficulté. Car on sent bien que les conférences de Sévigné permettent le culte de l'égalité grâce à une société fondamentalement inégalitaire, comme dans les

1. J. Alexandre, *Esquisse d'une histoire des Libres Propos*, Paris, *Bulletin de l'Association des amis d'Alain*, n° 25, décembre 1967.

2. Voir p. 46.

classes de lycée, mais ici plus favorable, puisque consentie par avance (vient qui veut !). Un parle, les autres se taisent. Le problème est donc bien de combler « l'abîme entre l'élite et le peuple ¹ ».

L'enjeu est donc, sinon clair, du moins exposé ici avec une grande cohérence. C'est à cette lumière qu'Alain se place sous le signe du *Contrat social*, « ce grand livre » où, comme disait déjà *Histoire de mes pensées*, « tous les fleuves de la révolte ont pris leur source ² ». *Souvenirs* sera donc un « pamphlet révolutionnaire ». Oui. Mais « n'exagérons point ³ ». L'essentiel est de *faire sentir que les choses se font*. L'optimisme d'Alain revient en fin de préface, pour affirmer que la fonction de l'homme de lettres n'est pas de susciter les choses mais de faciliter leur avènement en les montrant en train de se faire. Là est le rôle du contemplatif, dont il fera paradoxalement de Marx un exemple parfait ⁴. L'autre rapport avec le marxisme, c'est que les choses se font en vertu d'une « dialectique matérialiste » qui peut s'étudier chez Alain de deux manières,

1. Voir *Souvenirs sans égards*, p. 96-97 : « Chacun pensera d'abord à se sauver, comme font les catholiques, et c'est l'origine d'autres discours, enthousiastes et jésuitiques tout à fait de même espèce que les discours militaires et patriotiques. L'ouvrier acclame ; il faudrait de l'analyse directe, et non pas ces aboiements sauvages qu'ils nomment des pensées. Je dis qu'il faudrait reprendre les idées depuis le commencement, et j'ai donné une idée du commencement. Je suis bien loin dans l'Antique ; hier, qu'est-ce que je lisais ? Platon. À vivre dans deux mondes séparés, nous ne nous entendrons jamais. » On retrouve l'opposition jésuites-jansénistes, l'ambiguïté du « se sauver » (faire son salut, se sauver *des autres*, ce qui est prendre l'autre comme obstacle), mais aussi la distance douloureusement ressentie de l'élite au peuple. On peut remarquer que l'écriture d'Alain réalisait tout de même cette performance, dans les *Propos*, d'être à la fois absolument difficile et universellement lue.

2. Alain, *Histoire de mes pensées*, in *Les Arts et les Dieux*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », p. 39.

3. Voir p. 47.

4. En 1950, dans un de ses derniers essais, encore peu accessible. Le texte en a été restitué dans le *Bulletin de l'Association des amis d'Alain*, n° 53, décembre 1981.

dont une seule apparaîtra ici : la solidarité entre le devenir humain et le devenir du travail humain (ce qu'Alain théorise par ailleurs, mais précisément en théoricien, c'est-à-dire, étymologiquement, en contemplatif), et cette autre forme de la « dialectique matérialiste¹ » qui est « l'entrelacement des existences » et qui relève de la « sociologie contemporaine ».

« Pamphlet révolutionnaire² », cela s'accorde mal avec l'étiquette « radicale ». Mais Alain enjambe rapidement les préjugés. Puisqu'il est question de manifestation de l'esprit absolu, c'est-à-dire d'incarnation, et que se faire incarnation de l'esprit absolu, c'est travailler à « se sauver », c'est-à-dire à affirmer son être propre, à *vivre de sa vie propre*, il faut dire que le radicalisme, qui est l'idée républicaine, n'est autre que la vérité du christianisme, autrement dit qu'au fond, même si le pape hésite à le reconnaître, « l'Église est une Internationale radicale³ ». On le verra dans la deuxième partie de *Souvenirs* : la république est l'idée même du droit. À ce titre il y a une *vérité du radicalisme* qui est l'irréductibilité à tout extérieur et qui fait qu'aucun radical réel n'est radical, en ce sens qu'il se définirait par l'adhésion à des valeurs à lui extérieures. On voit la portée que prendra chez Alain cette formule de son ami Albert Laffay, qu'il aimait à citer : « On ne peut être d'aucun parti ; c'est pourquoi il faut être d'un parti. » Alain ne sera jamais d'un parti ; mais il dit apprécier ce « cynisme politique » sans lequel l'homme soucieux d'agir et de servir se condamne au

1. Le terme est utilisé dans le *Journal* à propos de la difficulté de saisir comment les « vagues » générationnelles se sont formées (Jean Jaurès, Lucien Herr, Élie Halévy) : voir l'annexe « Élie Halévy, Jaurès, Lucien Herr », et particulièrement l'entrée du journal au 6 avril 1939 (p. 283).

2. Voir p. 47.

3. *Ibid.*

monastère. Ce pamphlet est donc indissolublement radical, révolutionnaire et « pacifiste », parce que la paix réelle n'est pas dans la garantie contre l'autre, mais dans la recherche des conditions de plein déploiement de toutes les singularités réelles, de toutes les façons qu'ont les hommes de travailler à leur salut.

Pas plus donc que dans la préface Alain ne va réellement s'égarer par la suite, même si, comme son *Journal* lui a appris à le faire, il se confie visiblement au surgissement des idées et aux associations. Il est clair que le plan s'en trouve perturbé. Les « trois masses » évoquées au début de l'ouvrage (scolaire, militaire, esthétique) renvoient à un plan qui ne sera qu'imparfaitement suivi. Bien sûr, le « scolaire » renvoie à tout l'effort éducatif d'Alain (la préface évoque, en parlant des *Propos*, le « public écolier »). On peut donc dire que toute la première partie constitue en quelque sorte les *mémoires d'un éducateur*, « l'être des autres » surgissant autour de cette aventure singulière qui a inscrit Alain d'une façon très particulière dans l'entrelacement des existences à lui contemporaines. Mais les arts y sont déjà abordés (musique, peinture et art d'écrire). Et où le militaire ? En un sens, les deux parties suivantes ne sont donc pas annoncées. Tout ce qu'annonce Alain dans la préface est contenu dans la première partie et s'unifie facilement dans le projet de « sociologie contemporaine », si l'on accepte que la réflexion sur *son être propre* soit indissociable, chez Alain, de la manifestation de « l'être des autres ». Ce mouvement est platonicien. Dans les dialogues de Platon, Socrate et ses interlocuteurs ne peuvent se trouver, et aussi longtemps qu'ils le veulent, que l'un par l'autre. Socrate ne se trouve que pour autant qu'il demeure ouvert à la quête de l'être de l'autre et aussi longtemps que l'autre lui en laisse le loisir. Mais ce mouvement est aussi de bon sens, au fond, car il demeure évident que mon être ne trouve à se manifester,

même à moi-même, que dans le rapport que j'entretiens avec l'être des autres. Ce qui est clair, c'est qu'Alain quitte en cette deuxième partie l'ordre des « souvenirs », la thématique de « l'être des autres », le projet (qui restera toujours chez lui à l'état d'esquisse) de « sociologie contemporaine », pour se placer en *contemplateur de la chose politique* et en théoricien de la question des pouvoirs. Il esquisse alors (une nouvelle fois !) la pensée de l'éducation qui pourrait faire que la manifestation de l'esprit ne soit plus un miracle. La fin est fixée, il est temps pour un diagnostic et pour l'élaboration des moyens. Tant que l'enfant ne sera pas éduqué, il faudra compter sur un miracle pour que l'homme s'ouvre à son humanité propre, ce qui revient à s'ouvrir à celle de l'autre. Cela aussi est platonicien, si l'on rappelle que, dans la célèbre *Allégorie de la caverne*, la question est bien de substituer au « miracle » socratique, au miracle que représente l'existence même d'un Socrate, le surgissement d'un Socrate dans l'existence (« miracle » qui a pour conséquence le ridicule, voire la haine), la pensée d'une éducation pour tous, par laquelle tous seraient convertis à partir à la recherche de leur être propre. Toute la première partie a montré la difficulté de la tâche et la résistance de tout homme à s'ouvrir à lui-même. Aussi, dans l'idéal, devrait-on commencer par l'enfant.

Ce qui peut s'engendrer méthodiquement chez l'enfant demande à être reconquis par la réflexion chez l'homme fait. Et le travail consiste ici à se déprendre des pensées mal formées. L'enjeu principal, aux yeux d'Alain, est visiblement double. Il s'agit, d'une part, de repenser le marxisme ; et, d'autre part, d'approfondir, à la lumière des catastrophes du premier XX^e siècle, l'« anatomie de la paix ». La troisième partie reviendra ainsi sur Marx, sur la nécessité d'éduquer (et sur les tentatives d'Alain en ce domaine, en particulier à l'école pilote de Saint-Germain)

et, enfin, sur la nécessaire pensée de la violence qui doit présider à la pensée de la paix, en chacun comme entre nous.

Repères chronologiques

Souvenirs est également sans égards pour le lecteur, ce qui équivaut, il faut en croire Alain, à un redoublement d'égards. Il reste que le style fortement allusif peut dérouter. On s'est efforcé de préciser les allusions en note au cours du texte. Mais il a semblé utile de rappeler quelques éléments biographiques qu'il est peut-être nécessaire d'avoir présents à l'esprit pour suivre Alain dans ce parcours de promeneur. On trouvera ici de grandes lacunes, si l'on y cherche un abrégé de la vie d'Alain. On ne s'est proposé que de rappeler les dates permettant de suivre les évocations d'Alain dans *Souvenirs sans égards*.

1868 : naissance d'Émile Chartier à Mortagne-au-Perche.

Le député de l'Orne sera durant sa jeunesse Henri Dugué de La Fauconnerie, qu'évoquera *Souvenirs sans égards*.

1886 : Émile Chartier entre au lycée Michelet pour préparer le concours de l'École normale supérieure. Il y suit les cours de Jules Lagneau (1887-1889).

1889-1892 : École normale supérieure. Rencontre avec Lucien Herr. Amitiés avec Léon Blum, Léon Brunschvicg, Élie Halévy, Marcel Renault.

1891 : mémoire sur *La Théorie de la connaissance des stoïciens*, à laquelle Alain se réfère souvent quand il évoque le statut de l'idée.

1892 : agrégation (été). Alain est nommé à Pontivy (octobre), où il a trois élèves. Jules Lachelier vient l'y

inspecter. Première collaboration à la *Revue de métaphysique et de morale* fondée par Xavier Léon.

1893 : nomination à Lorient. Premier dialogue dans la *Revue de métaphysique et de morale*, signé « Criton ». Quatre autres seront envoyés de Lorient en 1894, 1895, 1896, 1897.

1894 : candidature au Conseil académique, pour protester contre « une scandaleuse candidature officielle ».

1895 : directeur de la revue *L'Union universitaire*. Conférences à la Société républicaine d'instruction, poursuivies jusqu'en 1899.

1899 : procès de Rennes (moment décisif de l'affaire Dreyfus). Création de l'Université populaire de Lorient, à laquelle Alain participe assidûment.

1900 : premières chroniques signées ALAIN dans *La Dépêche de Lorient*, « Journal des Bleus de Bretagne ». Nomination à Rouen en octobre 1900, en remplacement de Brunschvicg. Alain y a Émile Herzog, le futur André Maurois, pour élève (1901-1902). Inspection d'Élie Rabier, qui avait déjà inspecté Lagneau en présence du jeune Chartier. Le succès d'Herzog au Concours général n'est sans doute pas étranger à sa rapide nomination à Paris. Universités populaires. Rencontre avec Marie-Monique Morre-Lambelin, qu'il appellera son « Jumeau » et qui se vouera d'emblée tout entière à l'œuvre du « Maître ».

1902 : participation à la campagne électorale de Louis Ricard. Alain rédige l'essentiel de l'éphémère *Démocratie rouennaise*.

1903 : nomination à Paris (lycée Condorcet) en janvier (c'est-à-dire en cours d'année scolaire). Il y rencontre

Charles Salomon, époux de Marie Salomon, qui l'introduira au collège Sévigné en complément (fort bienvenu) de son service en lycée. Universités populaires (Montmartre, puis les Gobelins). Début de la collaboration avec *La Dépêche de Rouen et de Normandie*, sous la forme de « Propos hebdomadaires » (« Propos du dimanche », puis « Propos du lundi » à partir du 24 avril 1905).

À Paris, Alain retrouve les amis, les concerts, et prend part aux dîners qu'organise régulièrement Xavier Léon. C'est là qu'il croise, plus ou moins fréquemment, Élie Halévy, Léon Brunschvicg, Louis Weber, Henri Poincaré, Paul Painlevé, Francis de Pressensé, les philosophes Victor Delbos, Frédéric Rauh, Alphonse Darlu, Gabriel Séailles, ancien ami de Lagneau, Henri Bergson... mais aussi le biologiste René Quinton en 1907, l'historien Paul Lacombe que lui a présenté Lucien Herr, le physicien Jean-Baptiste Perrin... Il fréquente également les séances de la Société française de philosophie, retrouve Herr à l'École normale, et très souvent Marcel Renault, qui fut élève de Lagneau en 1892-1893.

1904 : son service est modifié en octobre et Alain doit se partager entre Condorcet et Janson-de-Sailly. C'est là qu'il enseigne aux futurs élèves de Saint-Cyr. Il donnera deux heures à Michelet en 1905.

1906 : Alain retrouve « son » lycée Michelet, où il avait suivi l'enseignement de Lagneau. C'est à Michelet que Georges Bénézé (voir *infra*, p. 319) suivra ses cours. Il commence en même temps à enseigner au collège Sévigné, auquel il restera fidèle jusqu'aux conférences des années 1930. Le « Propos » (*Propos d'un Normand*) devient quotidien à partir du 16 février.

1909 : Alain est nommé au lycée Henri-IV en octobre. À partir de là, son enseignement se partagera entre les

cours à Henri-IV, les cours et les conférences à Sévigné, et les séances des Universités populaires. Mort de Mathilde Salomon, jusque-là directrice du collège Sévigné pour laquelle Alain nourrissait une profonde et respectueuse affection.

1920 : *Système des beaux-arts*.

1921 : *Eupalinos*, de Paul Valéry. Visite de Kerr-Xavier Roussel à Alain au Vésinet.

1922 : *Durée et Simultanéité. À propos de la théorie d'Einstein*, de Bergson.

1923-1926 : Maurice Savin est l'élève d'Alain à Henri-IV. Épisode de l'inspection Belot (le rossignol de Kant).

1927 : Marie-Monique Morre-Lambelin achète au Pouldu un terrain sur laquelle sera bâtie la maison « Le Puits fleuri », qu'Alain habitera périodiquement jusqu'en 1939. Henry de Jouvenel crée la *Revue des vivants*, qui cessera de paraître à sa mort, en 1935, et pour laquelle Alain enverra un certain nombre d'études politiques.

1929 (9 janvier) : rencontre entre Alain, Kerr-Xavier Roussel, Mme de Waard et Otto Mand'l, riche mécène, époux de la pianiste Lily Kraus.

1932 : cours public « Mythes et fables » au collège Sévigné. Rencontre avec les Wormser.

1933 : retraite d'Alain (dernière leçon le 3 juillet). Anatole de Monzie envisage de lui confier une chaire de pédagogie en Sorbonne et l'associe à son projet d'encyclopédie. Nomination d'Einstein au Collège de France. Ambassade Jouvenel à Rome, qui aboutit à la signature du Pacte à quatre (France, Angleterre, Allemagne, Italie). Madeleine Sarcey (« Cousine Yvonne ») propose à Alain de participer aux conférences des Annales.

- 1933-1934 : séances de pose chez Henri Navarre, dans son atelier de la rue Blanche, entre le 16 juin 1933 et le printemps 1934.
- 1934 : Alain accepte, avec Paul Langevin (proche des communistes) et Paul Rivet (socialiste), la vice-présidence du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes, dont l'organe sera la revue *Vigilance*.
- 1937 : début de rédaction du *Journal*, qu'Alain tiendra jusqu'en 1950. *Entretiens chez le sculpteur*, chez Hartmann en octobre 1937, nés des séances de pose chez Henri Navarre.
- 1938 : visite du peintre Henry de Waroquier à Alain. L'artiste lui déclare : « Vous êtes un peintre. » Rencontre avec Albert Laffay, professeur d'anglais, et avec Suzanne Vayssac, avec laquelle Alain peindra fréquemment au Pouldu. Parution de *L'Ère des tyrannies*, recueil posthume d'un cycle de conférences dans lesquelles, en 1936, Élie Halévy rapprochait fascisme et communisme.
- 1939 : Alain lit Henri De Man, qui lui envoie un de ses ouvrages sur le socialisme. Rencontre en mars. Alain introduit De Man à la NRF.
- 1943 : lecture d'*Au-delà du marxisme*, de Henri De Man (1928), qu'Alain avait reçu de l'auteur, laissé de côté et perdu.
- 1944 : mort de Kerr-Xavier Roussel.
- 1945 : mort de Paul Valéry.
- 1946 : *Anatomie de la paix*, d'Emery Reves. L'ouvrage est paru en anglais l'année précédente.
- 1951 : mort d'Alain, le 2 juin au Vésinet. Il avait reçu le premier Grand Prix national des lettres le 10 mai précédent.